Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie

Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève

Band: 16 (1938)

Artikel: Un exercice d'écolier égyptien sur un ostracon du Musée d'Art et d'Histoire

Autor: Maystre, Charles

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-727506

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UN EXERCICE D'ÉCOLIER ÉGYPTIEN SUR UN OSTRACON DU MUSÉE D'ART ET D'HISTOIRE

Charles MAYSTRE.

GRÂCE aux documents qu'a laissés le Nouvel Empire égyptien il est possible de se faire une idée exacte, quoique incomplète, de l'enseignement sur les bords du Nil à la fin du deuxième millénaire avant J.-C.

L'instruction commençait de bonne heure [1]. A l'âge de quatre ans un enfant pouvait être mis à l'étude, dans sa propre maison, sous la direction de son père, dans sa ville auprès d'un notable ou d'un ancien, ou enfin dans une des écoles de la capitale. Sous l'Ancien Empire, l'Egypte entière n'avait possédé qu'une école, attachée à la cour du pharaon. Au Nouvel Empire, les divers services de l'Etat s'étant développés à la suite des conquêtes faites tant au sud qu'au nord-est de l'Egypte, chaque ministère avait sa «maison d'instruction» où l'on formait les futurs employés et fonctionnaires réclamés par l'administration.

La première moitié de la journée y était remplie par les leçons. « ... tu sors de l'école, quand on t'annonce midi », lit-on sur un papyrus [2]. Les enfants devaient consacrer l'après-midi à leurs jeux ou au repos, plus souvent à aider leurs maîtres. Car ceux-ci n'étaient pas des pédagogues professionnels, mais des employés. Aussi leurs principes avaient-ils pour base une psychologie rudimentaire assimilant l'élève

[1] Cf. Ad. ERMAN, *Aegypten und ägyptisches Leben*, vol. II, p. 444.

[2] Sallier II, 10, 2: *Egyptian Hieratic Papyri in the British Museum*, second series, 1923, pl. LXXII, l. 2.

à un animal qu'il faut maîtriser: « On apprend aux singes à danser, on dompte les chevaux », écrit un maître [1]. Cette manière de voir ouvrait la porte à des traitements rudes qui sont énoncés d'ailleurs sans réticence: « Un gamin a un dos: il écoute quand il est battu »[2]. Cependant, avant d'en arriver aux coups de bâton, les maîtres usaient fréquemment d'un avertissement moins douloureux. Ils exhortaient le jeune élève, tout en le menaçant de châtiments corporels: « Ne fais pas le paresseux; on te fera courber l'échine »[3]. Enfin ils essayaient d'enflammer le zèle de leurs élèves en faisant miroiter les avantages que la connaissance des lettres permettait d'espérer.

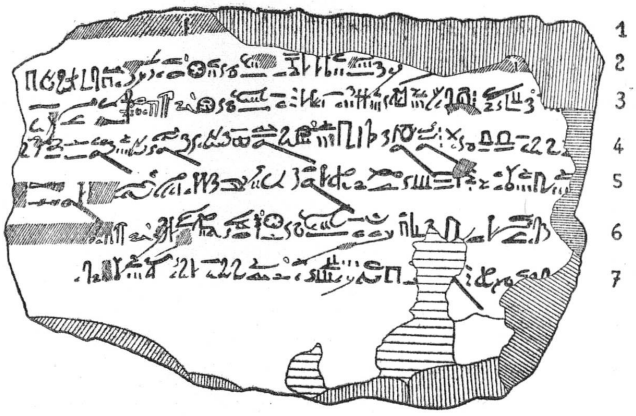

Fig. 1. — Ostracon de Genève, n° 12551 (recto).

Telles sont les indications générales que quelques biographies et textes scolaires permettent de recueillir sur l'organisation de l'enseignement et les méthodes pédagogiques du Nouvel Empire égyptien. Si l'on veut poursuivre cette enquête, on constate que les sources directes font alors défaut. Les étapes de la carrière scolaire ne sont jamais mentionnées par les textes égyptiens. On n'y trouve rien qui ressemble à un programme. Il faut donc, pour reconstituer la marche des études, avoir recours aux sources indirectes que représentent les exercices d'écoliers.

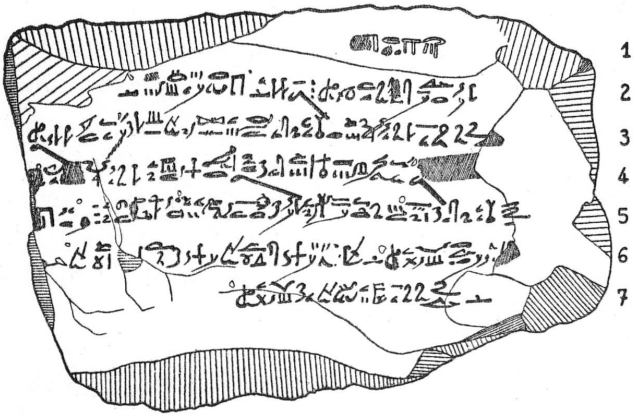

Fig. 2. — Ostracon de Genève, n° 12551 (verso).

* * *

Ce sont des tessons de poterie et des éclats calcaires sur lesquels les jeunes mains s'exerçaient tout d'abord. Lorsque les élèves avaient acquis une certaine

[1] Papyrus Anastasi III, 4, 1-2. Cf. *Bibliotheca aegyptiaca*. A. H. Gardiner, *Late-egyptian miscellanies*, Bruxelles, 1937, p. 24, l. 6-7.

[2] Anastasi V, 8, 6. Cf. *op. cit.*, p. 59, l. 14-15.

[3] Anastasi III, 8, 9: *op. cit.*, p. 23, l. 15.

habileté dans le dessin et qu'ils étaient devenus capables d'écrire des mots entiers, on leur donnait des textes à copier. La tâche journalière, fort courte au début, allait grandissant, comme le montre un ostracon conservé au Musée d'Art et d'Histoire (nº 12551). C'est un éclat calcaire complet et presque intact, dont la provenance est incertaine. S'il fit partie des objets envoyés à l'Académie en 1825 par le consul Drovetti, il a peut-être été trouvé dans la nécropole thébaine, à Deir el-Médineh où l'Institut français d'archéologie a découvert de nombreux ostraca semblables à celui de Genève [1]. L'intérêt de ce dernier réside surtout dans les indications à l'encre rouge qui interrompent quatre fois le texte hiératique écrit en noir: sur le recto, dans la seconde moitié des troisième et sixième lignes; au verso, à la première ligne et à la fin de la sixième.

La première tâche de l'élève fut un peu supérieure à deux lignes et demie (recto, lignes 1-3). Elle fut écrite à l'encre noire et ponctuée, au sommet des lignes, à l'encre rouge. Le signe rouge qui la suit immédiatement indique la fin d'un paragraphe. Ensuite le maître, ou l'élève, traça à l'encre rouge: « Deuxième mois de (la saison) Peret, cinquième jour ». Au cours du même mois, l'élève écrivit un nouveau paragraphe; cela faisait une tâche de trois lignes (recto, lignes 3-6) qui fut également datée. Le quantième a disparu; il s'agit du « deuxième mois de Peret, ... jour ». L'exercice suivant ne fut que d'une ligne. Peut-être s'agit-il d'une tâche inachevée. Du moins l'identité des textes copiés à la septième ligne du recto et aux deuxième et troisième lignes du verso le fait supposer.

La date qu'on lit à la première ligne du verso ne peut se rapporter qu'à la tâche écrite au-dessous et exécutée le « troisième mois de Peret, quatrième (?) jour ». Cette tâche, qui dépasse un paragraphe, comme le révèle le dernier signe de la sixième ligne, contient cinq lignes et demie. Elle est donc plus longue que les précédentes.

D'après les dates, il y a probablement vingt-neuf jours d'écart entre le premier devoir de deux lignes trois quarts et le dernier de cinq lignes et demie. Pour qualifier l'allure de cette progression, extraordinairement lente, semble-t-il, il faudrait la comparer à d'autres exemples qui font malheureusement défaut.

Est-ce après l'exercice de cinq lignes et demie que l'élève reçut l'autorisation de s'exercer sur un papyrus ? C'est possible. En tout cas, on refusait l'emploi de ce matériel aux débutants. On préférait pour eux les tessons et les morceaux de calcaire, aussi abondants que les cailloux du désert et complètement dénués de valeur. Il n'en était pas de même des rouleaux de papyrus. Leur fabrication exigeait différents travaux: cueillette, décortication, découpage et montage des fibres, pressage, séchage et polissage. Ces manipulations devaient aboutir à un prix de vente relativement

[1] G. Posener, *Catalogue des ostraca hiératiques littéraires de Deir el-Médineh*, premier et deuxième fascicules, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, 1934 et 1936. Un troisième fascicule vient de sortir de presse.

élevé. Il fallait donc que l'élève sût manier son calame avec assez de précision pour qu'on lui confiât un rouleau de papyrus. Il avait alors appris à écrire pendant un grand moment sans fatiguer sa main. Sa tâche journalière pouvait aller jusqu'à trois pages. Sans doute était-ce après avoir transcrit un papyrus d'une certaine longueur qu'il était admis parmi « tous les scribes qui ont reçu l'écritoire », c'est-à-dire l'insigne de leur grade [1], composé d'une palette avec deux godets, l'un pour l'encre rouge, l'autre pour l'encre noire, et de calames au bec taillé en sifflet à la façon de nos plumes d'oie [2].

* * *

Les textes qui servaient de modèles variaient d'un maître à l'autre. Pourtant, dans l'ensemble des exercices parvenus jusqu'à nous, les genres sont toujours les mêmes, de sorte qu'on peut parler de la littérature scolaire du Nouvel Empire. Elle comprenait des contes, des poèmes, des hymnes religieux et surtout des traités didactiques ou « instructions ». Parmi celles-ci, la plus célèbre était celle d'Akhthoy, qui avait vécu au début du Moyen Empire sous le règne du pharaon Sésostris Ier, second roi de la XIIe dynastie. Un texte récemment découvert le place au premier rang des auteurs égyptiens [3]. Son œuvre, écrite à la louange du métier de scribe, ne nous est parvenue que sur des copies d'écoliers. Comme elles datent des dix-neuvième et vingtième dynasties [4] et sont par conséquent passablement postérieures au texte original, elles abondent en erreurs et en fausses corrections dues aux élèves qui ne comprenaient plus très bien la langue d'Akhthoy. Aussi le texte en est-il rendu parfois inintelligible, comme on peut le constater sur l'ostracon de Genève où est inscrit ceci: (Recto, l. 1) « [Commencement de l'instruction qu'un passager de la cabine, dont le nom était Akhtho]y [5] [fils de Douaouf, donna (l. 2) à son fils Pépi] lorsqu'il remonta le fleuve vers la Résidence pour le mettre à l'école (l. 3) [des livres] parmi les enfants des hauts fonctionnaires qui viennent à la Résidence [6].

[1] Ad. Erman, *Die ägyptischen Schülerhandschriften*, dans *Abhandlungen der preussischen Akademie der Wissenschaften*, 1925, phil.-hist. Klasse, Nr. 2, p. 24.

[2] Ch. Boreux, *Antiquités égyptiennes (Catalogue-Guide du Musée du Louvre)*, II, 1932, p. 609.

[3] Chester Beatty IV, verso, 3. Cf. A. H. Gardiner, *Hieratic Papyri in the British Museum*, third series, 1935, p. 39.

[4] Copie de la XVIIIe dynastie: Cf. A. Piankoff, « Quelques passages des *Instructions de Douaf* », dans *Revue d'Egyptologie*, tome I, fasc. 1 et 2, 1933, p. 51, 74.

[5] Les passages entre crochets [] sont restitués d'après les textes parallèles du papyrus Sallier II, 3, 9 à 4, 7 (E. A. W. Budge, *Facsimiles of Egyptian Hieratic Papyri in the British Museum*, second series, Londres, 1923, pl. LXV-LXVI) et des ostraca (G. Posener, *Catalogue des ostraca hiératiques littéraires de Deir el-Médineh*, premier fascicule, nº 1014; deuxième fascicule, nºs 1041, 1042, 1043 et 1047. G. Daressy, *Ostraca hiératiques (Catalogue général du Musée du Caire)*, nº 25217*bis*).

[6] La présente traduction ne tient pas compte des dates en rouge signalées ci-dessus.

Je [lui] dis: (l. 4) J'ai vu ceux qui reçoivent la bastonnade. Puisses-tu t'intéresser aux livres quand tu auras considéré le fait de te libérer des corvées. Vois, il n'y a rien qui dépasse (l. 5) les livres. Semblablement sur cette eau. Lis donc à la fin du livre « Kêmit »; tu y trouveras [cette] sentence (l. 6): « Le scribe, n'importe laquelle de ses positions (peut le conduire) à la Résidence où il ne sera jamais pauvre. [Il (l. 7) joue le rôle] de raison [pour] autrui. ... Je ne vois pas de profession semblable ». (Verso, l. 3) [1] Voilà ce que dit cette sentence dans ce livre. Puissé-je te faire aimer (l. 4) [davantage les livres que] ta [mère] ! Puissé-je faire pénétrer leur beauté dans ta face ! Elle est plus grande (que celle de) toutes les professions. Rien (l. 5) ne lui ressemble dans le pays. Le succès commence pour lui (c'est-à-dire le scribe) lorsqu'il est un enfant. On le salue. On l'envoie (l. 6) accomplir une mission. Il ne revient pas, lui, revêtu du tablier.

(l. 7) Je ne vois pas un sculpteur en mission ».

Le thème général est clair. Il s'agit d'un père voguant vers la capitale en compagnie de son fils qu'il va mettre à l'école. Profitant de l'inaction forcée du voyage en bateau, il conjure l'enfant de s'appliquer à ses études. Il lui vante le métier de scribe. Après une comparaison empruntée certainement au milieu qui l'entoure, mais tout à fait incompréhensible, il cite un passage d'un ouvrage qui ne nous est pas parvenu et qui était intitulé Kêmit, c'est-à-dire l'Egypte. Dans les nombreux chapitres qui succèdent au texte de l'ostracon de Genève, il énumère avec soin les inconvénients des métiers les plus divers, du sculpteur au pêcheur en passant par le barbier, le batelier, le maçon, le jardinier, le tisserand, le courrier, le teinturier et d'autres encore, pour terminer par un second éloge du scribe [2].

* * *

La littérature scolaire dont l'instruction d'Akhthoy fait partie comportait-elle des degrés ? L'usage de ne confier que des ostraca aux enfants inexpérimentés et de réserver le papyrus à ceux qui savaient écrire semble indiquer deux classes, celle des débutants et celle des élèves avancés. Mais cette division ne se retrouve nullement dans les textes qu'on donnait à copier. Ils restaient les mêmes d'un bout à l'autre de la carrière scolaire, telle l'instruction d'Akhthoy qu'on possède aussi bien sur des papyri que sur des ostraca.

Il semble donc que le fond des modèles n'ait eu qu'une importance secondaire dans la formation des élèves. Comment expliquer autrement le grand nombre de

[1] La deuxième ligne et la première moitié de la troisième ligne du verso répètent la partie détruite de la sixième ligne et la septième ligne du recto.

[2] Cf. les traductions complètes des Instructions d'Akhthoy par G. Maspero (« Du genre épistolaire chez les Egyptiens de l'époque pharaonique », *Bibl. de l'Ecole des Hautes Etudes*, 1873, p. 48 suiv.) et A. Erman (*Die Literatur der Ägypter*, 1923, p. 101-105).

fautes des exercices scolaires ? La plupart du temps ils ne portent aucune correction de la main du maître. Dans les rares cas où celui-ci a tracé quelque chose à l'encre rouge entre les lignes noires de son élève, ce ne fut pas pour supprimer une erreur de copie ou pour redresser un passage mal compris, mais pour dessiner plus fermement un signe rare que l'élève avait formé d'une main malhabile. Les copies d'écoliers égyptiens sont essentiellement des exercices de calligraphie.

En somme, ce qu'on exigeait des candidats au titre de scribe peut se réumer ainsi: savoir lire et écrire les signes hiératiques, les seuls utilisés pour les besoins de la vie courante; enfin, peut-être, savoir lire les hiéroglyphes. Il y fallait plus de temps qu'il ne nous en faut pour arriver au même degré dans nos langues modernes, car l'écriture égyptienne comptait deux à trois cents signes courants et encore plus de signes peu fréquents ou même rares, sans parler des ligatures déformant souvent les signes qu'elles permettaient d'écrire d'un seul trait.

Les élèves qui s'arrêtaient à la connaissance de la lecture et de l'écriture devaient assumer ensuite des emplois subalternes. Ceux qui continuaient à étudier en travaillant sous la direction d'un maître et supérieur pouvaient atteindre, en suivant cet apprentissage quelquefois très long, des postes plus importants. A côté des simples scribes, l'ancienne Egypte comptait des scribes spécialisés: les «scribes des dessins», comme s'appelaient les peintres et dessinateurs, les scribes d'une administration déterminée, les scribes d'un temple ou d'un dieu parmi lesquels se trouvaient les « scribes des livres du dieu » ou hiérogrammates, les « scribes des lettres » ou secrétaires, les « scribes royaux » dont certains accédaient à des positions élevées.

Le scribe n'était pas forcément, à cause de sa seule qualité, un personnage privilégié. Même au service de l'Etat, il pouvait se trouver dans une situation très peu enviable. Les deux scribes incorporés dans la troupe des ouvriers affectés à la préparation des tombes pharaoniques, dans la Vallée des Rois, étaient souvent moins payés, non seulement que les chefs d'équipe sous les ordres desquels ils étaient, mais que les ouvriers dont ils notaient le travail [1].

Si, parmi les scribes égyptiens, quelques-uns, tel Bakenkhonsou dont la bibliographie a fourni des éléments au début de cet article, parvinrent aux plus hautes charges de l'empire, combien ne connurent presque rien des avantages vantés dans les livres qu'ils copiaient !

[1] Communication de M. J. Černý.